

VIOLETTE AILHAUD • JEAN DAROT

L'homme semence



Les Grands Caractères de Passiflore

Jean Darot

*sous le nom d'emprunt
de Violette Ailhaud*

L'homme semence

roman

Editions **Passiflore**

Cet ouvrage est composé de façon à faciliter la lecture de tous : en taille 16 pts et avec le caractère typographique **Luciole** conçu pour les personnes malvoyantes.

AVANT-PROPOS

*Violette Ailhaud et Jean Darot,
une écriture à deux.*

Je n'écris jamais seul mais avec la communauté humaine dans laquelle je baigne, à l'écoute des récits pour m'en faire l'écho. Je ne suis rien d'autre qu'un traducteur de l'oral à l'écrit. L'oral passe comme un vent qui se lève et j'en saisis la voix qui ne me quitte plus jusqu'à la fin de l'écriture.

L'homme semence est un ouvrage qui connaît un succès continu depuis sa première parution en 2006. Publié en premier lieu par les éditions Parole dont j'étais le fondateur, il a déjà été vendu à près de 60 000 exemplaires. Traduit en

huit langues, porté au cinéma, en BD et au théâtre, il a enchanté de nombreuses personnes et leur a permis de découvrir l'histoire du soulèvement républicain contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1851.

Si les événements historiques sur lesquels le roman est basé sont exacts, Violette Ailhaud, narratrice et autrice, est le fruit de mon imagination. Une voix nourrie par ma part de féminité. Au moment de publier un nouveau roman au sein duquel la sororité et la générosité féminine sont fondatrices, *L'enfant don*, je décide de révéler que je suis l'auteur de *L'homme semence*.

Ces deux textes, qui résultent d'une volonté d'entreprendre un travail sur les origines, constituent une fratrie susceptible de s'agrandir.

Préface

Le Saule Mort¹, le 19 juin 1919.

J'ai décidé de raconter ce qui s'est passé après l'hiver de 1852 parce que, pour la seconde fois en moins de 70 ans, notre village vient de perdre tous ses hommes sans exception. Le dernier est mort le jour de l'Armistice, le 11 novembre dernier. Pour nous les femmes, il n'y a pas victoire mais vide et je joins mes larmes à celles de toutes les femmes, allemandes ou françaises, qui errent dans leur maison

1. Le Saule Mort est un hameau du village du Poil dans les Alpes-de-Haute-Provence.

sans homme. Je pleure ces bras perdus faits pour nous serrer et renverser les brebis lors de la tonte. Je pleure ces mains fauchées faites pour nous caresser et tenir la faux pendant des heures. J'avais 16 ans en 1851, 35 ans en 1870 et 84 aujourd'hui. À chaque fois, la République nous a fauché nos hommes comme on fauche les blés. C'était un travail propre. Mais nos ventres, notre terre à nous les femmes, n'ont plus donné de récolte. À tant faucher les hommes, c'est la semence qui a manqué.

L'histoire que je raconte aujourd'hui, au soir de ma vie, s'est déroulée en provençal. À l'époque nous n'avions d'autre langue que celle-ci, reçue de nos parents. L'idiome provençal – le patois disent les cracheurs – est ma langue maternelle et je l'admire pour sa résistance. Pourtant, j'ai choisi d'écrire notre histoire en français pour que ce dont je témoigne se répande au-delà de notre région et parce que

j'aime aussi cette seconde langue. Je l'ai apprise, je l'ai adoptée comme on adopte une patrie, je l'ai enseignée. C'est celle de cette République pour laquelle nos hommes ont donné leur vie d'un coup et nous les nôtres pendant toute notre vie de femme.

Violette Ailhaud

1

Ça vient du fond de la vallée. Bien avant que ça passe le gué de la rivière, que l'ombre tranche, comme un lent clin d'œil, le brillant de l'eau entre les îscles, nous savons que c'est un homme. Nos corps vides de femmes sans mari se sont mis à résonner d'une façon qui ne trompe pas. Nos bras fatigués s'arrêtent tous ensemble d'amonteiller le foin. Nous nous regardons et chacune se souvient du serment. Nos mains s'empoignent et nos doigts se serrent à en craquer les jointures : notre rêve est en marche, glaçant d'effroi et brûlant de désir.

L'homme monte. Il marche d'un bon pas. Pourtant sa marche paraît lente, douloureusement lente pour nos nerfs à vif. Pour tuer ce temps qui nous torture, nous redoublons d'élan dans le travail. Fourches et râpeaux dansent une gigue qui grossit rapidement les tas de foin. Nos bras s'agitent sans que nous soyons en eux. Tous nos sens sont ailleurs, tendus vers lui.

À chaque fois que l'homme trécoule derrière un repli du terrain, je me demande si je n'ai pas rêvé ou s'il n'a pas simplement décidé de rebrousser chemin. À chaque fois, je me tourne vers mes compagnes et je lis sur leurs visages la même angoisse que la mienne.

Le temps nous presse, nous oppresse. Bientôt nous avons l'impression que ce temps nous crie après. Nous étions installées calmement dans l'attente, bercées dans la certitude qu'un homme

viendrait. Et voici que la proximité de cet homme bouscule notre patience et transforme la bonne chienne qu'elle était, couchée à nos pieds, en une louve affamée.

Depuis plus de deux ans, nous n'avons plus vu d'homme. Les derniers, les nôtres sont partis en février 1852, raflés par les gendarmes qui les poussaient de leurs fusils. Ces gendarmes étaient ceux du tout nouvel empire de Louis Napoléon Bonaparte, parricide de la Deuxième République dont il avait été le président.

Ils étaient à peine partis que, dans le vallon, sous le bois du Défend, les fusils ont claqué. Martin et son ami Antoine-Jean ont été tués. Ils avaient tenté de s'enfuir. Mon père aussi est mort, aux Îles du Salut, condamné à la transportation à perpétuité au bagne de Cayenne, parce qu'il était un chef, parce qu'il était dangereux, parce que les assassins de la République avaient décidé de réprimer sauvagement

ceux qui la défendaient. Les autres ont été transportés en Algérie. Mais tout cela, la mort du père, les déportations, nous ne le saurons que bien plus tard, lorsque les premiers transportés du village reviendront d'Algérie.

Martin était mon amoureux, mon promis. J'avais seize ans et demi lorsque le malheur est arrivé. Lui en avait dix-huit. Combien de fois l'avais-je boustigué¹ depuis des années pour lui montrer mon attirance ? Une fois, une seule fois, je lui ai laissé caresser, à travers le tissu de ma blouse, mes seins de femme déjà prête à l'amour, déjà prête à se gonfler d'enfants. C'était le 20 décembre 1851, pour la fête du solstice d'hiver qui salue la fin des jours qui raccourcissent. Le soir, nous avons dansé autour du feu malgré la tristesse de l'échec du soulèvement républicain. Ce même jour, mon père, notre maire,

1. Taquiné.

n'a pas voulu organiser le vote demandé par le nouvel empereur pour nous faire plébisciter son coup d'État. Le village était en colère : seuls des bulletins « OUI » avaient été imprimés par l'administration de l'illustre prince.

Comme tous les hommes qui étaient revenus, moins de dix jours avant, de la bataille victorieuse des républicains du département aux Mées, contre le bataillon du 14^e léger, Martin avait bu, beaucoup, pour oublier l'humiliation de la République renversée, la peur, la répression qu'on imaginait sans en connaître le visage. Moi, je pressentais des temps mauvais et j'avais décidé d'avouer vite mon amour et mon désir. Dans la grange de son père où je l'avais entraîné, j'ai appuyé ma bouche sur la sienne. Il sentait le vin mais j'ai aimé le goût de cet homme que j'étais décidée à prendre.

Martin et Antoine-Jean sont les deux seuls hommes que nous ayons gardés. Deux hommes morts, deux corps jeunes que nous avons enterrés dans la mer de galets.

LES GRANDS CARACTÈRES DE PASSIFLORE

- Patrick Azzurra
Les Hélianthès
En amont
Prix Saint-Estèphe (Prix du jury 2022)
- Jean Marc Benedetti
La fuite d'Italie
- Jean Darot
L'homme semence
L'enfant don
- Chantal Detcherry
La vie plus un chat
Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016,
pour l'ensemble de son œuvre
Histoires à lire au crépuscule
Prix de la Nouvelle de l'Académie
française 2020

- Pascale Dewambrechies
L'Effacement
**Lauréat du Festival du Premier Roman
de Chambéry 2015**
Prix du [métro] Goncourt 2015
Juste la lumière
- Bernard Housseau
La Jeune fille et le Fleuve
Prix Chronos de littérature 2020
**Prix du jury et prix des lecteurs du
salon de l'Estuaire 2019**
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue
Prix Hugues Soutou 2015 (Lions Club)
Semblant sortir du noir
- Marc Large
Toi, qui que tu sois
- Léon Mazzella
Chasses furtives
**Prix Jacques Lacroix de l'Académie
Française 1993**
Prix François Sommer

- Fabrice Sluys
Morandouna, le Pays d'en haut
**Lauréat du Festival du Premier Roman
de Chambéry 2017**
- Fabienne Thomas
L'Enfant roman
Prix Handi-Livres 2015
Inventer le jour
- Gilles Vincent
Si je cessais de vous écrire
Prix La ruche des mots 2019



En 1852, Violette Ailhaud est en âge de se marier quand son village des Basses-Alpes est brutalement privé de tous ses hommes par la répression qui suit le soulèvement républicain de décembre 1851. Deux ans passent dans un isolement total. Entre femmes, serment est fait que si un homme vient, il sera leur mari commun, afin que la vie continue dans le ventre de chacune.

Un roman vendu à près de 60 000 exemplaires avec huit traductions en langues étrangères et diverses adaptations au cinéma, au théâtre, en bande dessinée et en spectacle de danse.

Postface de l'historien
Jean-Marie Guillon

15 €



9 782379 461132